

*à mon ami Charles Barrois,  
de l'Académie des Sciences,  
affectueux souvenir,*

PIERRE TERMIER  
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

*P. Termier*

SGN  
B  
FER  
2  
36

---

LE  
TÉMOIGNAGE  
DE  
L'EXPÉRIENCE

---

ÉDITION SPÉCIALE DE  
LA REVUE HEBDOMADAIRE

---

1914



# LE TÉMOIGNAGE

## DE L'EXPÉRIENCE

---

Vous m'avez fait l'honneur, Monsieur le Directeur de *la Revue hebdomadaire*, de me demander mon « témoignage », pour le joindre aux pièces de l'enquête que vous avez ouverte sur « l'expérience » de nos contemporains. Ce témoignage, je ne saurais vous le refuser, ayant acquis, je l'avoue, une assez forte dose d'expérience depuis le temps, déjà bien long, que je chemine, tour à tour, dans les vallons obscurs ou sur les crêtes ensoleillées de la vie. Mais voici une coïncidence curieuse : l'été dernier, au cours de mon voyage au Canada, causant, un certain soir, avec celui de mes jeunes amis d'Amérique qui m'est resté le plus cher, j'ai été interrogé par lui, à peu près dans les mêmes termes que je le suis aujourd'hui par vous. Cet ami a voulu savoir, comme vous-même, ce que je pense de l'état présent de mon pays, quelle est, parmi les découvertes que j'ai pu faire, celle à laquelle je tiens le plus, enfin ce que je trouve bon de répéter aux jeunes hommes. Je lui ai répondu, exactement, ce que je dois vous répondre. Permettez-moi de vous envoyer, pour vos lecteurs, le raccourci de cette conversation américaine, demeurée inédite. Mon témoignage n'aura rien perdu à revenir ainsi d'outremer ; je veux croire que, tout au contraire, il aura gagné, en traversant l'Atlantique, un peu de ce bouquet délicat et de cette

force pénétrante que nos vins de la Gironde savent si bien prendre en voguant sur l'océan Indien. Permettez-moi aussi de laisser cette conversation dans son cadre naturel. Moins didactique, elle se lira peut-être plus aisément. La voix du géologue aime à se sentir accompagnée par le chœur immense des voix de la terre et du monde.

\* \* \*

Le soir tombait sur le Saint-Laurent. L'esplanade de Québec, où nous nous promenions, tout en causant, s'animait de plus en plus et devenait bruyante, comme si la vie, quittant les quartiers voisins du port, refluit, avec la lumière, vers cette terrasse qui domine superbement le fleuve. On était au commencement de juillet, et la journée avait été éclatante et chaude. Maintenant, une fraîcheur montait de la vallée, invitant les enfants au jeu, les familles à la promenade, nous conviant nous-mêmes à la rêverie en face du glorieux paysage. Au bout de l'esplanade, les hautes tours du Château Frontenac et le monument de Champlain se détachaient vigoureusement dans le ciel de pourpre et d'or ; au loin, sur la rive gauche du fleuve, à l'horizon septentrional, les Laurentides, troupeau moutonnant de collines violettes, avaient l'air de se serrer pour dormir ; sur la rive droite, vivement éclairée par les derniers feux du soleil, le bas pays s'étendait, très vert, semblable à une prairie immense, fleurie de villages multicolores et parsemée d'églises. De nombreux bateaux glissaient sans bruit sur les eaux profondes et tranquilles. Un grand paquebot descendait le courant et s'éloignait à toute vitesse, évoquant à notre esprit l'Europe lointaine, et la chère France dont nous n'avions pas encore parlé.

Mon compagnon était un jeune savant, vrai Canadien français, connaissant très bien et aimant passionnément

son admirable pays. Je l'avais, durant une partie de l'après-midi et tout à l'heure encore pendant notre repas, interrogé sur la plupart des problèmes du Nord américain, depuis ceux de la géologie, qui nous passionnent également, lui et moi, jusqu'au problème ethnique de ces deux races, la française et l'anglaise, qui, dans les provinces orientales du Dominion, se disputent, pacifiquement sans doute, mais non pas sans quelque âpreté, la suprématie. La vue du grand navire qui voguait rapidement vers l'Atlantique, et qui bientôt aurait disparu derrière l'île d'Orléans, changea le cours de nos idées ; et nous nous mîmes à parler de la France.

— La France, me dit-il, — et sa voix tremblait un peu au prononcer de ce nom plein de mystère — est toujours pour nous la vieille patrie que l'on ne peut pas oublier. C'est vers elle que nous regardons, presque chaque jour ; c'est d'elle que nous attendons encore les pensées créatrices, les paroles presque divines qui semblent l'écho du Verbe de Dieu, les gestes qui confondent les autres nations et qui, brusquement, barrent et détournent l'Histoire. Quand la France se tait, quand elle a l'air de dormir, quand elle est immobile et comme indifférente, nous sommes dans l'angoisse ; et lorsque ses paroles et ses actes ne répondent pas à notre attente et donnent un douloureux démenti à ses traditions séculaires, à son magnifique passé de chevalerie et de désintéressement, nous souffrons, au plus profond de nous-mêmes, d'une peine quasi-physique et difficilement tolérable. Sur la mer tumultueuse où s'entre-choquent les idées, les sentiments et les passions des hommes, la France dresse un phare, dont les éclats superbes, autrefois continus, sont maintenant coupés d'éclipses, de plus en plus longues, hélas ! Pendant un instant, trop fugitif, c'est presque le jour, et les flots illuminés s'apaisent, comme saisis de respect et de crainte ; puis tout s'éteint, et c'est, pendant un autre instant qui nous paraît inter-

minable, la nuit épaisse, traversée d'atroces clameurs. Parfois, nous nous demandons si le phare est bien allumé, si sa flamme n'est pas définitivement morte, tant la mer est haute et l'ombre noire; mais toujours, quand nous sommes sur le point de désespérer, la lumière reparait, plus ou moins voilée, plus ou moins lointaine, et nous sommes rassurés pour un temps.

— Voilà une image belle et juste, dis-je à mon tour, et il serait difficile de donner une forme plus saisissante à cette vérité historique, surabondamment démontrée par quatorze siècles d'expérience, que la France ne ressemble à aucune autre nation et qu'elle est désormais nécessaire à l'humanité. N'est-ce pas Joseph de Maistre qui déclarait que Dieu a besoin de la France? Et vous vous souvenez sans aucun doute de l'étonnante page du *Fils de Louis XVI* où Léon Bloy promulgue, avec son habituelle magnificence, les titres de noblesse de notre race. Écoutez ces deux phrases, que je crois bien avoir exactement retenues : « L'essence française est une chose tellement à part, tellement réservée, qu'on ne trouve à lui comparer que l'essence juive. L'estampille de l'une et de l'autre Race paraît être la *nécessité* divine, l'ineffaçable et irréfutable Décret qui les associe pour jamais aux vicissitudes providentielles. » Pour reprendre votre image, le phare que la France dresse au-dessus de la mer furieuse n'est plus, comme autrefois, le seul; il y en a plusieurs autres, et qui s'efforcent aussi de dissiper les ombres et d'éclairer les voies incertaines. Mais aucun des feux nouveaux n'a montré, jusqu'ici, cette lumière d'étoile, pure, tranquille, rassurante, quasi surnaturelle, qui est l'apanage de notre feu à nous, du phare de France.

Nous restâmes un instant silencieux, les regards tournés vers l'aval du fleuve, vers l'immense Atlantique deviné là-bas derrière les collines et où s'en allaient ces eaux intarissables; comme si nous eussions cherché, dans les ombres qui envahissaient peu à peu l'horizon du nord,

le jaillissement soudain d'un phare exceptionnel, d'un phare qui ressemblât à quelque astre tombé du firmament.

— C'est une joie profonde pour moi, reprit mon jeune interlocuteur, que d'entendre un Français de France affirmer sa foi dans la pérennité, dans l'immortalité, dans la nécessité de l'influence française. Il y a, de par le monde, aujourd'hui, tant de prophètes qui vont criant : *Finis Galliaë!* sans compter les forcenés qui crient : *Delenda Gallia!* Mais vous ne pouvez pas nier, cependant, que les choses n'aient grandement changé depuis un siècle. L'hégémonie française, si elle existe encore, n'a plus le même caractère ; il suffit même qu'elle puisse être contestée, qu'elle ne s'impose pas à tous, pour qu'elle ne mérite presque plus le nom d'hégémonie. D'autres peuples ont grandi, qui sont, non pas seulement plus nombreux que le peuple de France, mais plus unis, au moins en apparence, plus fiers de leur culture, plus confiants dans leur destinée. Et le bruit que ces peuples font sur terre augmente chaque jour. Dans un siècle, ce sera bien autre chose : la moitié de l'humanité se répartira en trois grands groupes, parlant, l'un le russe, le second l'anglais, le troisième l'allemand ; le groupe de langue française ne sera, dans l'autre moitié du genre humain, qu'une fraction infime. J'avoue que, quand je pense à cet avenir, si prochain, le doute entre en moi, sinon le découragement.

— Si je vous affirmais, répondis-je, que je n'ai jamais subi cette tentation de doute et de désespérance, vous ne me croiriez pas ; et vous auriez raison. Comme tous les Français de ma génération, j'ai connu des heures d'angoisse ; je me suis dit : « A quoi bon lutter?... il n'y a rien à faire ! » Comme certains, j'ai eu le vertige des civilisations voisines ; le vertige, surtout, de la culture allemande. A d'autres heures, j'ai goûté à la coupe enivrante, et empoisonnée, de la fraternité universelle, de l'interna-

tionalisme, de la suppression des barrières et presque des patries. La vie et les voyages m'ont délivré, peu à peu, de cette ivresse, de ce vertige, de cette angoisse aussi. Vous voulez savoir où j'en suis aujourd'hui, comment je considère la France actuelle, comment je me représente mon pays dans un prochain avenir : écoutez.

Un grand peuple, comme le nôtre, aussi cohérent, malgré les divisions inévitables, aussi homogène, malgré la diversité des races qui y sont mêlées sans être confondues, aussi longuement travaillé, martelé et laminé par des siècles d'histoire, et de quelle histoire ! aussi favorisé par la richesse de son sol et la douceur de son climat, aussi magnifiquement doué enfin de toutes les qualités humaines, peut traverser des crises, contracter de graves maladies, absorber des breuvages funestes qui le mettront, tour à tour, dans le délire et la léthargie : il ne mourra pas. C'est un lieu commun que « la maladie dont se meurt la France » : et l'on a écrit des centaines de livres sur les origines, le développement, les remèdes de ce mal. Il suffit de regarder votre pays à vous, ce Canada français qui sera plus tard un des étonnements, un des émerveillements de l'humanité consciente, pour voir en quoi et par quoi diffèrent votre état de santé et notre état de maladie, pourquoi nous sommes malades, tandis que vous êtes bien portants. Mais, tout de même, nous ne mourrons pas : et ce qui me dicte cette affirmation tranquille, ce n'est pas seulement ma tendance de catholique à croire en la mission surnaturelle de la France, c'est aussi ma simple expérience d'homme qui a beaucoup regardé, beaucoup lu, beaucoup voyagé. Non, nous ne mourrons pas : d'abord, parce que nous ne voulons plus mourir ; ensuite parce que les grandes nations, nos rivales, souffrent, au fond, des mêmes maux que nous, et ont, en outre, des causes de faiblesse que nous n'avons jamais eues. Dans l'essai téméraire des breuvages empoisonnés, nous avons, naïvement, et comme poussés par un natal besoin de



tout essayer, de tout affronter, de goûter à tous les fruits et à toutes les sources, précédé les autres peuples ; ils nous ont imités, et les voici qui pénètrent, après nous, dans la griserie sombre et les lourds cauchemars, dans les illusions de la fièvre, dans les pensées de suicide, dans la soif des décompositions, dans toute cette folie que nous avons connue, hélas ! et dont nous sommes en train de guérir. Quand ils seront très malades, nous leur viendrons en aide. Pour le moment, croyez-moi, nous sommes nous-mêmes à l'aurore de la convalescence. La jeunesse de nos écoles manifeste, depuis quelques années, des élans, des aspirations, des enthousiasmes, qui viennent on ne sait d'où, qui nous surprennent, et nous remplissent d'espoir : élans vers la générosité et le désintéressement ; aspirations vers un idéal, quel qu'il soit ; enthousiasmes pour l'histoire de France, pour les nobles traditions de France. Et ce renouveau inattendu n'apparaît pas seulement dans la jeunesse des écoles : vous avez eu comme nous, n'est-ce pas, il n'y a pas bien longtemps, l'impression reconfortante d'un grand sursaut de l'âme française, sous le coup de fouet d'une insulte étrangère ; et ce sursaut montait du plus profond des foules. Sans doute, tout cela ne fait pas que nous ayons pour nous le nombre ; et je vous accorde volontiers que l'hégémonie de la France ne saurait plus être, exactement, ce qu'elle a été avant 1870. Mais, même aux époques de pire barbarie, le nombre n'est pas tout : et je ne pense pas que la grande barbarie revienne jamais sur la face de la terre.

Traverser, sans subir d'agression, et cependant sans reculade humiliante, la crise belliqueuse qui s'est abattue sur l'Europe : voilà le problème. Être assez forte pour décourager l'adversaire, voilà ce que doit présentement désirer, et ce que désire, en effet et très réellement, la France. La crise belliqueuse passera, puisqu'elle est due à l'actuelle volonté d'une seule nation, qui, plus riche en hommes que notre pays, est cependant bien loin d'être,

de toutes les nations européennes, la plus riche en hommes. J'imagine volontiers, après cette crise, une Europe assagie, confédérée, où les races, plus distinctes que jamais, plus jalouses que jamais de leurs traditions et de leurs langues, auront pris, malgré tout, le goût des solutions pacifiques et le respect de l'arbitrage. Comment, dans une telle Europe, la France ne serait-elle pas au premier rang? A aucun moment de l'histoire, on n'aura eu un tel besoin d'elle. Aucune nation ne pourrait la remplacer. La loyauté et la sincérité de sa diplomatie; le clair génie de ses artistes, de ses poètes, de ses savants, de ses inventeurs; la perfection de son industrie; l'ensemble de ses richesses matérielles, artistiques, scientifiques et morales : où trouver, ailleurs, tout cela? Où trouver, surtout, ailleurs qu'en France, l'âme française, cette résultante merveilleuse de milliers d'âmes exceptionnelles : âmes romaines et âmes gauloises, âmes de nos premiers saints et de nos vieux martyrs, des chevaliers et des croisés, des bâtisseurs de cathédrales et des fondateurs d'ordres, des guerriers, des seigneurs, des missionnaires et des sœurs de charité, âmes des soldats de la Révolution et de l'Empire, âmes des héros de Sidi-Brahim et des modernes conquérants de l'air, les plus belles âmes, les plus ardentes, les plus généreuses, les plus amoureuses, les plus folles qui soient, celles qui font le plus d'honneur à l'humanité?

Le silence, de nouveau, tomba entre nous. La nuit venait. On voyait, au delà du fleuve, les lumières de Lévis jaillir et se multiplier, piquant l'ombre. Nous nous étions assis sur un des bancs de l'esplanade, tout à côté du Château Frontenac. Au-dessus de nous, d'une fenêtre, grande ouverte dans la façade du château, des sons de piano s'échappèrent, puis une voix de femme, hésitante d'abord, bientôt raffermie, pleine, forte et pure. Nous reconnûmes le *Nocturne* de César Franck, et les paroles, simples et belles, bien faites pour cette musique incom-

parable : *O fraîche nuit, nuit transparente, mystère sans obscurité!*... Le grand paquebot avait disparu depuis longtemps. La vision de la France s'effaça, elle aussi. D'autres pensées nous vinrent, plus hautes, plus vastes, surgissant, en foule, de la musique et de la nuit.

\*  
\* \*

— Vous avez sans doute remarqué, me dit le jeune Canadien quand se furent dissipées les ondes du dernier accord, l'étonnante congruence de ce beau soir, de la musique de Franck, des vers de Fourcaud et des derniers mots que vous avez prononcés tout à l'heure. Vous parliez des âmes, des plus belles âmes qui soient : et cela ne va pas sans beaucoup de mystère. Mais ici, dans cette soirée splendide, au déroulement de ces vagues d'harmonie, il me semblait que je comprenais tout : c'était vraiment le *mystère sans obscurité*, symbolisé par la nuit transparente. Il y a des moments où nous ne voyons rien, où nous tâtonnons dans les plus épaisses ténèbres ; et d'autres où, purifiés peut-être par je ne sais quel contact avec l'Infini, nous montons sans peine à travers les ombres, non pas, certes, jusqu'à la claire vision, mais jusqu'à cette sphère intermédiaire où la joie règne déjà.

— Purifiés, avez-vous dit : c'est le mot juste. Si nous étions tout à fait purs, tout à fait sans orgueil, nous saurions tout, nous verrions Dieu, comme il est écrit dans le *Sermon sur la montagne*, et notre joie serait innarrable. L'histoire de l'humanité se résumera, plus tard, dans ces trois mots : lumière, obscurcissement, purification ; ou, équivalement, dans ceux-ci : bonheur, chute, rédemption. Rappelez-vous le drame de *Parsifal*, prodigieux raccourci de toute l'histoire humaine : il roule sur une seule idée, la pureté nécessaire, la pureté qui rachète et sauve ; là où manque cette indispensable condition, il n'est que douleur, impuissance et misère ;

dès qu'elle se réalise, même sous les traits du plus fruste des hommes, elle restitue la paix et l'ordre, et le miracle lui-même devient une chose naturelle. Regretter les joies et les clartés perdues, soupirer après la rédemption qui les rendra : c'est toute notre vie, cela, et c'est tout l'Homme. De ce côté seulement, s'ouvre la nuit transparente, le mystère sans obscurité ; ailleurs, il n'y a que ténèbres opaques et désespoir.

— Il me semble, reprit-il, que la Science est l'un de ces hérauts de l'Infini qui ont le pouvoir de purifier et de racheter les hommes, du moins en quelque manière et jusqu'à un certain degré. Vous nous disiez, l'autre jour, en nous parlant de la Géologie, qu'elle nous plaît par son mystère même, par ce qu'elle refuse de nous dévoiler, plus encore que par ses révélations ; vous nous disiez que, si nous l'aimions d'un tel amour, d'un amour où il y a du vertige, c'est pour les effrayantes énigmes devinées dans ses yeux d'ombre. Cela est vrai, plus ou moins, de toutes les sciences. Toutes sont messagères de mystère ; toutes parlent à nos âmes un langage qui n'est pas de ce monde, et que nous comprenons pourtant, avec peine, comme on retrouverait, en s'appliquant beaucoup, l'idiome oublié d'une lointaine enfance ou d'une existence antérieure.

— C'est bien ainsi, répondis-je, que j'aime à considérer la Science. De toutes les découvertes que j'ai pu faire dans mon domaine spécial ou sur les confins de ce domaine, celle-ci, que vous avez faite aussi et que bien d'autres ont faite avant nous, me paraît la plus importante. La Science est un héraut de l'Infini, une messagère de mystère ; elle est évocatrice de mystères, et non pas explicatrice ; elle est toute pleine d'énigmes, insolubles pour la plupart, mais qui ne sont pas assez obscures pour nous être indifférentes, et qui nous séduisent par la pénombre, semée d'étincelles, où nous les voyons se mouvoir. Voulez-vous que j'aille jusqu'au bout de ma

pensée? La Science est faite pour donner à l'homme le sens du mystère. Mais pour comprendre cela, il faut avoir exploré les limites du domaine scientifique, et pénétré, au delà, dans le monde métaphysique. C'est ce que beaucoup d'hommes, et des plus savants, ne veulent pas tenter.

— Que disent-ils alors, quand on les conduit au bout de leur domaine, sur les confins redoutables du monde métaphysique?

— Quelques-uns déclarent qu'ils ne savent pas où leur domaine s'arrête, ni même s'il a une limite : et les confins dont nous parlons leur paraissent aussi fabuleux que pouvaient l'être, au Moyen Age, les rivages occidentaux de la Mer Ténébreuse. D'autres, de moins en moins nombreux, affirment que le domaine scientifique n'a pas de limites ; que la Science est indéfiniment perfectible et qu'elle suffira un jour à tout ; qu'il y a des ignorances, mais non pas des mystères. La plupart reconnaissent que la Science est nécessairement bornée, que son royaume est circonscrit, très étroitement, par des murailles ou des abîmes ; mais, ajoutent-ils, murailles et abîmes sont infranchissables au vol de notre esprit ; contentons-nous d'explorer et de cultiver ce royaume ; le reste est songe ; connaître le domaine restreint de la Science, c'est la raison, la seule raison, de la vie. Et ils s'en vont, répétant la conclusion désolante que vous avez lue vingt fois, comme moi, dans un livre d'ailleurs justement célèbre : « Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant... et cependant la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit. Mais c'est cet éclair qui est tout. »

Combien je préfère, à ce verdict de scepticisme et de désespérance, le cri de Lautréamont, le fou sublime dont Bloy a fait l'un de ses *Belluaires* : « Je suis fils de l'homme

et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Cela m'étonne... Je croyais être davantage ! » « L'épisode vital » sans cause et « l'éclair de pensée consciente » sans étincelle initiale ou sans un fil conducteur d'énergie, je ne les admettrai jamais. Jamais, non plus, je ne consentirai à appeler « pur néant » tout ce qui n'est pas la pensée consciente, c'est-à-dire tout l'ensemble qui comprend la matière inanimée, l'énergie et l'ordre du monde, l'éternité d'avant la vie et l'éternité d'après. Et enfin je demande ce qu'on a fait de l'Amour, dont l'existence n'est pas plus douteuse que celle de la Pensée.

Mais revenons à notre découverte : la Science évocatrice de mystère ; la Science murmurant à l'oreille de l'homme des mots oubliés, qu'il reconnaît et qu'il comprend ; la Science initiatrice et inspiratrice, faite pour montrer à l'homme le chemin de sa vraie patrie, pour le conduire jusqu'aux bords de l'océan métaphysique. Comme c'est bien cela !

Viens avec moi, dit-elle, ô toi que les jouissances grossières ne sauraient contenter et dont l'âme, inconsolable d'un trop long exil, est perpétuellement désolée et inassouvie ! Viens avec moi : je te présenterai des palais merveilleux, pleins de trésors, et des jardins enchantés qu'embaument les fleurs rares. Voici des salles magnifiques, si nombreuses que tu ne pourrais pas en faire le tour, quand tu vivrais vingt vies ! Les unes sont déjà brillamment éclairées ; les autres dorment encore dans une pénombre discrète, mais il ne tient qu'à toi d'y faire régner plus de clarté. Ou bien, si tu préfères, visitons ce parc, grand comme un monde ! Choisis l'allée que tu voudras : si tu veux en cueillir toutes les fleurs, chacune de ces avenues est assez longue pour occuper ce qui te reste de jours.

Oh ! la belle promenade ! L'enchanteresse nous montre ses trésors, qui sont les phénomènes du monde physique. Et voici que, de toute part, surgissent les mystères !

Chaque phénomène en fait jaillir plusieurs : mystères des rapports et des lois ; mystères, plus impénétrables, des causes. On allume des lampes, ou des torches : de nouveaux mystères apparaissent, qui étaient restés tapis dans l'ombre. On découvre des portes insoupçonnées : elles ouvrent sur de nouvelles salles, ou sur de nouveaux parcs. Et, dans les jardins, qui semblent s'agrandir indéfiniment et où chaque fleur est un mystère, on chemine, écrasé sous les phénomènes et sous les lois qui les relient, sachant toujours plus de choses, mais comprenant de plus en plus qu'on ne sait rien.

Enfin, ceux d'entre les visiteurs qui ont su ne pas trop s'attarder, et qui ont triomphé de l'énorme fatigue, arrivent au rivage de la mer, limite commune de tous les jardins, terme de toutes les avenues. L'enchanteresse alors s'arrête. Ces flots, dit-elle, ne m'appartiennent pas ; je vous ai montré tout mon royaume. Mais, si vos âmes sont assez fermement trempées, si vous avez pris, à mon école, *le sens des choses mystérieuses*, si votre orgueil natal s'est comme dissous dans l'intime sentiment de votre ignorance, vous pouvez continuer le voyage. Je n'ai qu'un signe à faire : une de mes compagnes, cent fois plus belle que moi-même, toute pareille à la Béatrice du poète florentin, se chargera de vous conduire, sur l'une de ces nefes que vous voyez, tout près de nous, à l'ancre. Elle vous mènera, par delà cette mer tranquille et ces brumes légères, jusqu'à des rives assez prochaines, où les nuits vous paraîtront lumineuses, et où les plus épais mystères, à vos yeux, sembleront s'éclaircir.

\* \* \*

Nous étions maintenant accoudés à la balustrade qui court sur l'extrême bord de la terrasse. Le Saint-Laurent, dans sa majesté splendide, coulait silencieusement devant nous.

— Enseignez-vous aux jeunes gens les choses que vous

venez de me dire, demanda mon ami ; et les comprennent-ils ?

— Comment, répondis-je, ne les leur enseignerais-je pas ? Il est de l'essence même de notre science de nous rappeler, à chacune des pages de son livre, le Temps, la Vie, la Mort. Or, je vous l'ai déclaré, ce sont là les trois mots magiques qui font frémir les hommes et qu'ils ne peuvent pas ne pas écouter ; c'est le trépied sur lequel pose toute leur philosophie. A l'égard du Temps, de la Vie, de la Mort, aucune science n'est plus évocatrice, plus inspiratrice, plus initiatrice que la Géologie. Oui, nous en parlons chaque jour : il n'y a pas de conversation comparable ; il n'y en a pas que les jeunes gens préfèrent. Non seulement ils comprennent, mais ils sont d'une curiosité insatiable. Et ils ont tôt fait de me conduire, par leurs questions, jusqu'aux confins de l'Inconnaissable, de l'Insondable, de l'Indicible.

— Et aux autres, fit-il, à ceux qui ne sont pas vos élèves, à toute la jeunesse d'aujourd'hui, que diriez-vous, si vous pouviez vous en faire écouter ?

— Pourquoi ajoutez-vous le mot *aujourd'hui* au mot *jeunesse*, répliquai-je ? Ce qu'il faut dire aux jeunes gens d'aujourd'hui est exactement ce qu'il fallait dire aux jeunes gens d'il y a cent ans, d'il y a mille ans, d'il y a trois mille ans ; et il conviendra de le répéter jusqu'à la fin de l'humanité. Car l'homme ne change pas, dans son fond : et le problème humain ne dépend ni des pays, ni des époques, ni même des progrès dont nous sommes si fiers. Le problème humain est dressé devant nous par le Temps, par la Vie, par la Mort : et il se dressera encore, de la même façon, devant le dernier des hommes. Ce n'est que quand ce dernier des humains se sera couché à son tour dans la poussière des générations innombrables, que, peut-être, la Mort sera vaincue par sa propre victoire, et qu'une voix surhumaine s'écriera : « Il n'y a plus de Temps ! »



Supposons, dans cette vallée si large, un fleuve humain, à la place de votre beau fleuve. Voici, sous nos yeux, la jeunesse qui passe, marchant, insoucieuse, vers la vie, et par conséquent vers la mort, comme ces eaux indifférentes se hâtent vers l'Atlantique : jeunesse de tous les temps de l'humanité, de toute contrée et de toute langue, de toute civilisation et de tout degré de culture ! Il s'agit de lui parler, du haut de cette tribune, et de faire entendre à chacun, homme ou femme, le bref enseignement qui le rendra meilleur. Que dirons-nous à ces passants ? Que la vie est faite pour jouir ? Que l'essentiel est d'être plus fort que ses voisins, plus habile, mieux armé, plus riche ? Qu'il n'y a, dans ce court voyage de la vie, rien à comprendre, rien absolument ; et que nous sommes livrés, jouets misérables, à la Nature hostile ?

Non, nous dirons autre chose. Nous crierons à chacun : essaye de comprendre, essaye de connaître, et, en tout cas, aime ; cherche à t'élever au-dessus de toi-même, malgré les poids qui te retiennent ; monte dans la compréhension, dans la connaissance et dans l'amour ; préfère, si tu as le choix, la pauvreté à la richesse, parce que celle-ci t'alourdit, au lieu que celle-là t'allège ; choisis volontiers « d'être l'agneau sans cris qui donne sa toison » ; ne redoute ni la tristesse, ni la souffrance, ni la mort, parce que toutes trois sont des instruments de rachat, et parce que tu dois sentir, tout au fond, que tu as besoin de te racheter toi-même et de contribuer au rachat de tes frères ; estime-toi heureux de *servir*, comme la Kundry de *Parsifal* ; ouvre tes yeux à la beauté du monde, et ton âme au mystère ; et, quand tu auras compris, explique à tes frères ; déploie ton âme !

Ces paroles, ami, vous pouvez les répéter à n'importe quel membre de la famille humaine. Il les entendra ; il les reconnaîtra comme l'écho d'une mélodie ancienne, sue jadis, depuis longtemps oubliée ; et il ne les oubliera plus jamais. Croyez-moi : j'ai, de cela, une longue expérience.

— Oh! s'écria mon compagnon, être semblable à ce prodigieux Marchenoir de *la Femme pauvre*, dont on pouvait dire : « Tout le temps qu'il parlait, on voyait en lui s'agiter son âme, comme on verrait une grande Infante prisonnière venir coller sa face aux vitraux d'un Escorial incendié »!

— Si vous formez de pareils rêves, repris-je, et si vous savez par cœur de pareils livres, en vérité, mon cher ami, je n'ai plus rien à vous apprendre.



---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

Rue Garancière, 8

---